RIFL/SFL (2018): 53-64
DOI: 10.4396/SFL201902

« Modes » des identités et formes de vie. De certaines déclinaisons de la notion de style

Valeria De Luca
LIAS-Institut Marcel Mauss/EHESS Paris
CeReS, Université de Limoges
ICAR, CNRS-Ens de Lyon-Université Lumière Lyon 2
v.deluca.83@gmail.com

Abstract In this paper, we aim to problematize the notion of style departing from a semiotic perspective, within the frame of a broader reflection on the identity. To this end, we will discuss first some varieties of the *style* as they appear in Marielle Macé's *Style. Critique de nos formes de vie*. She links the style to the notions of *form of life, identity* and *individuation*, according to particular traits of style, such as its perceptive nature, its on-going dynamics, its potential on *individuation*, and so on. By discussing some of Macé's statements, we will try to show that a semiotic approach to the style means focusing on the activity of shaping forms and values. In particular, we will claim that the style can be conceived as the emerging side of the norms; the interweaving between styles et norms also intervenes in stabilizing or modifying identities and forms of life, on the condition that a practical scene be reintroduced. Thus, Jacques Fontanille's model of expression will allows us to identify better the moments and the levels where styles, norms and forms of life interact and affect each other.

Keywords: Style, Forms of life, Norms, Social practices, Values, Marielle Macé, Jacques Fontanille

Received 30 September 2018; accepted 29 May 2019.

1. Introduction : le style, un observable pour la théorie sémiotique ?

Dans cette contribution, on souhaite relancer un débat et une réflexion sémiotique autour d'une notion pivot dans les disciplines de la signification, à savoir le thème du *style*. En effet, en dépit de sa présence fragmentaire dans les disciplines de la signification, le style s'avère intimement lié aux sujets de l'identité et des formes de vie.

Comme on cherchera à le montrer, l'urgence de l'approfondissement de la notion de style réside – nous semble-t-il – dans ce que l'on pourrait nommer un tournant praxéologique et phénoménologique dans la sémiotique contemporaine, et qui intéresse non seulement la sémiotique post-greimassienne, mais également d'autres perspectives théoriques, dont, par exemple, les réflexions afférentes à ladite *anthropologie sémiotique* (Lassègue 2005). Effet, dans les deux cas – bien que dans des manières différentes –, on peut s'apercevoir de la mise en relief de la dimension expressive des phénomènes de sens en tant que moteur des dynamiques à la fois de variation et de stabilisation plus ou moins temporaire des formes (Cadiot et Visetti 2001, Rosenthal et Visetti 2010), c'est-à-

RIFL/SFL (2018): 53-64
DOI: 10.4396/SFL201902

dire de configurations de valeurs. En même temps, la réflexion récente autour des normes dans le cadre d'une sémiotique de la culture qui se veut fédératrice de nombre d'approches historiquement attestées – théorie lotmanienne, théorie narrative, théorie interprétative –, conduit à penser les relations entre norme et style autrement que dans le cadre de l'héritage d'inspiration linguistique et stylistique *stricto sensu* (Schaeffer 1997).
A l'égard de ce dernier point, on essayera de motiver l'hypothèse suivant laquelle le style – et notamment sa déclinaison pratique-stratégique –, se pose comme la face émergente de la norme. Plus particulièrement, celle-ci n'est pas comprise en tant que canon compositionnel ou procédural[1], mais en revanche en tant que continuum de la stabilisation d'usages et de croyances que l'analyse cherche à repérer. Lorsque l'on affirme que le style s'avère le côté émergent des normes, on veut implicitement soutenir non seulement que le style ou les styles peuvent constituer des *observables* vis-à-vis de pratiques et de langages différents – comme, du reste, il est déjà le cas pour les textes linguistiques ; on veut, plus généralement, souligner que la composante modale – et par là même, rythmique, voire même improvisationnelle – du style peut à la fois remettre en question l'efficacité pratique d'un norme à un moment donnée, et produire des décalages – de nature proprement identitaire – entre la pratique des valeurs et les fondements normatifs, voire mythiques, à l'intérieur d'une forme de vie donnée.
Dès lors, le point de départ de ce parcours croisé entre style et identité est constitué par les suggestions figurant dans le récent ouvrage *Styles. Critiques de nos formes de vie*[2] de la critique littéraire française Marielle Macé. L'ouvrage a en effet donné lieu à un vif débat dans les sciences sociales francophones et peut à notre avis relancer le dialogue entre disciplines de la signification, sciences humaines, esthétique et philosophies des langages, à condition, toutefois, d'éclairer certaines ambiguïtés présentes dans le discours de Macé.
En premier lieu, on cherchera à montrer d'un côté l'originalité de l'interprétation macienne de la notion de style et, de l'autre côté, les points figurant dans l'ouvrage qu'une théorie sémiotique peut contribuer à éclairer et à rendre opérationnels.
En deuxième lieu, cela nous conduira à expliciter le rôle du style dans le modèle de l'expression de Jacques Fontanille – que nous concevons en tant que stratifié –, dont le pivot est représenté par les pratiques sémiotiques et qui aboutit à une reformulation de la notion wittgensteinienne de forme de vie. Finalement, l'évocation des avancées récentes sur la notion de norme en sémiotique permettra de corroborer notre hypothèse de départ.

1. Stylistiques de l'existence chez Macé

Les réflexions de Macé prolongent, en les élargissant, certaines propositions qu'elle a formulées dans d'autres de ses travaux, consacrés en particulier à l'examen des *pratiques de lecture* plutôt qu'à la définition du caractère littéraire d'une œuvre ou d'un texte.
Dans *Style*s, il est possible de repérer immédiatement certains traits principaux, qui caractérisent la notion de style et qui préludent aux développements qui s'ensuivent dans l'ouvrage. En premier lieu, le style est compris dans sa dimension perceptive, en se configurant comme un dispositif à la fois de *capture*, de déploiement et de condensation de valeurs : « le style est ce qui appelle et attire notre capacité d'attention (la sélectionne, la dirige et parfois l'égare), requérant notre regard ou notre écoute ; mais aussi ce qui

[1] L'on se réfère ici au figement de l'héritage de la rhétorique classique qui avait marqué la naissance de la stylistique moderne, à laquelle il s'était ensuivi la scission entre une stylistique linguistique et une stylistique littéraire.

[2] Dorénavant, *Styles*.

concentre durablement notre intérêt, nous apprend à marquer le pas, à prolonger le temps de la perception » (Macé 2010: 5). Le deuxième trait du style est son caractère processuel, « à saisir sur pièce », ce qui implique une ouverture intrinsèque à la variation et à la réévaluation des valeurs en tant que *réponses* qui, dans l'action et dans les usages, manifestent les modes de l'appréciation, de l'adhésion et du refus de configurations de sens données.
Troisièmement, Macé souligne la nature *pratique* du style, que Laurent Jenny avait déjà brillamment définie au sujet des objets littéraires comme

> une pratique de ressaisissement de l'individualité. Lorsque cette individualité porte sur un artefact, il y a stylisation esthétique, c'est-à-dire travail continu de ressaisissement, d'élaboration et d'inflexion des différences propres à l'objet. C'est supposer que le style d'un objet n'est pas donné d'emblée, à partir d'une singularité de hasard ou d'occasion, mais qu'il est l'objet d'une activité réflexive (Jenny 2000: 102).

Un dernier trait caractérisant la notion de style est son potentiel d'individuation et d'émancipation découlant de la réflexivité singulière et collective d'une telle pratique. En effet, selon Macé, l'individu n'est qu'un résultat partiel de l'opération qui l'a produit :

> cette opération produit aussi un « milieu », qui est son complément ; il ne lui préexiste pas comme un contexte mais se constitue avec lui […] l'individu ne se désidentifie, ne se produit, ne se restitue à lui-même sa capacité d'autocréation, c'est-à-dire d'institution d'une façon d'être, qu'en se rendant sensible à des formes qui sont autant de « propositions de mondes » à habiter (Macé 2011: 403, 406).

Par conséquent, en vertu de la métastabilité du processus d'individuation, le style se traduit en une liberté dans la modulation d'une *manière d'être*, une modulation conçue comme une force d'affirmation et de modalisation qui se nourrit de la rencontre et de la confrontation avec d'autres nouvelles formes, d'autres styles d'individualité.
Dans l'ouvrage de Macé, les objectifs d'approfondissement des dimensions du style et des *styles de pensée* sur le style, sont clairement formulés : il s'agit en effet non seulement d'étaler la portée théorique du style, mais notamment d'y en faire une catégorie épistémologique en mesure d'esquisser une ontologie des formes de vie. L'examen minutieux des appareillages théoriques de certains parmi les plus influents anthropologues, sémiologues et philosophes du XX^{e} siècle – de Mauss à Foucault, en passant par Bourdieu, De Certeau, Barthes, jusqu'à arriver à Simondon et Descola, pour n'en citer que quelques-uns –, manifeste une ambition méta-descriptive, voire peut-être prescriptive, visant é résumer et systématiser les différentes conceptions du style restituant, promouvant ou, en revanche, rigidifiant les formes de vie.
Macé retrace trois macro-orientations, la première voyant le style en tant que *modalité*, et qu'elle rattache aux réflexions de Mauss et de De Certeau ; la deuxième, interprétant le style en tant que *distinction*, orientation facilement repérable chez Bourdieu et que la chercheuse attribue également à la sémiotique globalement conçue ; la troisième, qui conçoit le style en tant qu'*individuation*, à l'issue de Simondon, de Deleuze, ainsi que de l'anthropologie contemporaine.
Avant de passer en revue ces trois orientations, il est nécessaire de s'attarder brièvement sur la relation entre style et forme de vie d'où découle cette tripartition. Macé fait un pas en avant en soutenant que le style permet de saisir l'apparaître et et le déploiement de la vie. Cet apparaître et ce dépliement ne peuvent se donner qu'en tant que *formés* ; elle affirme en effet que

> le monde, tel que nous le partageons et lui donnons sens, ne se découpe pas seulement en individus, en classes ou en groupes, mais aussi en « styles », qui sont autant de phrasés du vivre […] c'est-à-dire des formes qualifiées : pas simplement des formes mais des formes qui comptent, investies de valeurs et de raisons d'y tenir, de s'y tenir, et aussi bien de les combattre (Macé 2016: 11).

Un tel phrasé du vivre pourrait évoquer la métaphore musicale employée par Charles Sanders Peirce pour décrire (De Luca 2014) la formation de la croyance et de l'*habitus*. En forçant un tant soit peu le parallélisme, on pourrait concevoir le style comme *motif* (Cadiot et Visetti 2001) de cette même mélodie qui se prête à de multiples variations, par exemple tonales.
Ce qu'il est important de relever est d'une part, le caractère que Macé nomme *qualifié* de ces formes, ce qui veut dire non seulement que ces formes sont dotées de valeur, mais que ces qualifications – ces investissements en termes de valeurs – sont constituées par des objets, des conduites, des formes d'attestations qui circulent dans le champ social : elles sont héritées, transmises ou transmissibles. D'autre part, il est également important de remarquer l'opération que le style, en tant que *phrasé du vivre*, conduit sur la valeur. A ce propos, Macé précise que le style « suppose l'identification de schèmes dominants […] il crée une forme-force, des reliefs dans l'apparence […] un style s'impose comme un acte de différenciation, ou plutôt une "différenciation en acte" ; et c'est cette dynamique de ponctuation de la valeur qui en lui attire l'attention » (*ivi*: 21-22).
Dans ce sens, le style semblerait se présenter comme l'opérateur d'un questionnement sur le *valoir des valeurs*. Aussi, pour le dire en des termes pragmatistes, il pourrait se présenter comme une *enquête* sur la valeur, notamment si l'on fait référence à la tripartition deweyenne[3] entre i) *valuing* (valoir/valeur, utilisé à la fois comme verbe et comme substantif), comprenant un spectre de valorisations d'ordre sensible et thymique ; ii) *evaluation,* qui concerne la discursivisation et l'énonciation de valorisations extraites des vécus, ainsi que la formulation de jugements de valeur sur une situation donnée et iii) *valuation*, phase de transition où se déterminent progressivement les moyens et les fins-en-vue que les sujets s'approprient pendant un cours d'action.

2. Du style à la scène : problèmes épistémologiques et sémiotiques

Comme on peut le constater, une telle opération de différenciation en acte s'éloigne résolument d'une opposition facile entre *norme* et *écart*. Ainsi, elle fait ressortir le mouvement chiasmatique entre singularisation ponctuelle et émergente d'une forme reconnaissable et partageable – soit, socialisée (Bondì 2012) –, et sa propre relation aux formes thématisées, attestées et *rendues valables* pour un collectif d'individus, et ce en consonance avec l'héritage saussurien, puis merleau-pontien.
C'est finalement dans l'interstice, dans l'intervalle entre la *passivité* de la rencontre avec les formes et *activité* de l'altération/appropriation de celles-ci par des séries de (ré)valorisations, que le style devient catalyseur d'identités que les formes de vie protègent ou rendent vulnérables.
C'est pourquoi, d'un point de vue méthodologique, Macé ajoute que « gestes, rythmes, habitudes, habits, habitats, paroles, costumes, pratiques du corps, pratiques du temps, partage des apparences et envois des images… Voilà donc les contenus très disparates d'une stylistique étendue à l'existence » (Macé 2016: 32). En revanche, d'un point de vue théorique, le style est au demeurant « un lieu de décision sur les formes qui valent la

[3] Pour une lecture sémiotique de la théorie de la valeur de Dewey en relation avec la notion d'énonciation, nous nous permettons de renvoyer à De Luca (2016b).

peine, la peine que l'on s'y intéresse et que l'on s'engage à leur égard, la peine qu'on les soutienne ou qu'on les combatte » (*ivi*: 34).

Ces deux affirmations requièrent des précisions ultérieures notamment à l'égard de ce qui sera discuté dans les lignes qui suivent.

Comme on peut le voir, c'est Macé même qui *de facto* énumère certaines parmi les *manifestations sémiotiques* possibles de styles identitaires, de formes de vie. Cependant, la chercheuse assimile de tels phénomènes à des *contenus*. De ce fait, elle semble instaurer une ambiguïté aussi bien par rapport à l'idée de valeur et de forme qu'elle semble promouvoir, que par rapport à l'idée de nature de signe à laquelle s'oppose.

Penser des gestes, des habitudes, des discours, etc. en termes de contenus – alors que la langue française et nombre d'études offrent de nombreux synonymes – veut dire contredire précisément la nature *formelle* – dans l'acception utilisée ici – que ces phénomènes expriment en tant que pourvus de sens. Que l'on adopte une perspective interprétative ou poststructuraliste, de telles manifestations ne peuvent qu'être des figures d'organisations de contenus données, et non pas des *contenus* d'une discipline qui envisage d'élargir des objets d'investigation.

Pour ce qui concerne la deuxième affirmation, on signale l'implication des acteurs dans l'adhésion et dans le fait de *persévérer* (Fontanille 2015) dans un style et dans une forme de vie, ce sur quoi on reviendra. Pour l'instant, il suffit de constater que, d'une part, les formes et les styles s'entremêlent et s'altèrent mutuellement ; d'autre part, cet entrelacs peut engendrer une compétition entre des styles concurrentiels, des formes émergentes qui n'ont pas encore assumé le caractère d'une norme, ou bien entre des styles et des formes de vie qui n'ont pas encore trouvé un plan de traductibilité réciproque[4].

Revenons maintenant aux orientations évoquées plus haut, à savoir style comme : i) *modalité*, ii) *distinction*, iii) *individuation*. Suivant Macé, la conception du style comme *modalité* tient compte non seulement de sa phénoménalité, mais entrevoit dans une singularité un mouvement de généralisation, une puissance de répétition, une pluralité qui s'auto-institue. En d'autres termes, on porte ici l'attention plus sur la variation que sur la singularisation où, par un procédé du type *liste*, l'inventaire de l'existant montre l'hétérogénéité à l'œuvre dans toute tentative de classification. Bien que l'on reconduise cette vision à des auteurs tels que Mauss et De Certeau ayant marqué la pensée sémiotique européenne, les disciplines de la signification n'apparaissent pas ici. Elles sont en revanche évoquées au sujet de la deuxième orientation, c'est-à-dire le style en tant que *distinction*, sur lequel il faut s'attarder davantage.

Cette vision, anticipons-le, semble constituer la limite d'une lecture sémiotique de la contribution de Macé qui, bien qu'elle ne se revendique comme telle, montre néanmoins des résonances avec cette discipline.

Il n'est pas possible de retracer ici si cela est dû à un manque dans la réception de la discipline – la sémiotique apparaissant plus en relation à Bourdieu qu'à Barthes par exemple – ; en revanche, il faut préciser pourquoi une sémiotique actuelle peut se reconnaître dans ce qui a été décrit jusqu'ici et non pas dans ce qui suit.

La distinction, terme bourdieusien, marque pour Macé le renversement de la charge de variation et d'émancipation du style. Bien qu'inscrit dans une logique de dévoilement des mécanismes de pouvoir en acte dans une société donnée, le terme distinction, tout

[4] Ce dernier pourrait paraître comme un détail marginal. Néanmoins, c'est précisément à partir de cela qu'il en découle des décisions politiques et institutionnelles de nature diverse et variée, comme dans le cas de la sauvegarde de pratiques culturelles en tant qu'expression d'identités nationales ou culturelles, telles les actions de patrimonialisation au sein de l'UNESCO. In De Luca (2016a), nous avons approfondi cette question notamment vis-à-vis des actions de patrimonialisation du *tango argentin*, classé en 2009 Patrimoine immatériel de l'Humanité par l'UNESCO.

comme l'histoire de ses usages successifs, a fini par identifier le style avec le style-de-vie. Autrement dit, il a fini par rigidifier le *habitus* en le mutant en un canon de distanciation sociale. Dans ce cas, le style transforme, structurellement parlant, un système de différences *négatives* en des différences *oppositives*. Cependant, si cette logique peut s'appliquer au style-de-vie, sa généralisation sémiotique, ainsi que la description de son articulation s'avèrent fort problématiques. En effet, Macé affirme que

> dans la logique distinctive, toute forme est la marque reconnaissable d'une place […] c'est une pensée topologique, où le social est un espace de positions ordonnées, sur une échelle ordonnée de prestiges ; mieux : une scène, sur laquelle s'adressent et s'échangent des signes statutaires d'emblée interprétables. Voir un style ici, c'est identifier des appartenances (ou des refus d'appartenance), selon une logique signalétique de « propriété ». Voilà une vision résolument *sémiotique*, qui fait des gestes des postures, et des manières d'être les éléments d'un langage dépourvu d'ambiguïté, c'est-à-dire d'un système de classement ; formes sans épaisseur ni incertitude, qui ne sont à vrai dire pas des « formes » mais des signaux (*ivi*: 121, italiques par nous).

Quand bien même l'on admettrait qu'une logique distinctive soit une logique sémiotique et inversement et que, par conséquent, la forme soit la trace d'une position, cela ne reviendrait en aucun cas à réduire la forme à une topologie, car, en premier lieu, celle-ci n'est jamais dissociable de l'ensemble des relations méréologiques et qualitatives qui la constituent. D'autres raisons viennent renforcer cet argument. D'abord,
si l'on suit l'héritage sémio-mathématique de René Thom, une topologie émerge comme discontinuité à partir d'un fond continu, et la discontinuité ne s'identifie pas avec la discrétisation. Ensuite, même si on repérait des positions plus ou moins facilement reconnaissables dans un espace, l'aspectualité et la diachronie animant un tel espace ne peuvent que transformer les places mêmes et leurs fonctions[5].
En même temps, le fait que l'analyse puisse repérer une syntagmatique de pôles actoriels ne veut pas dire que de telles positions soient données au préalable, ce que, par ailleurs, le modèle de l'expression de Jacques Fontanille permet d'expliciter. Aussi, si habiter les formes de vie à travers des modulations stylistiques signifie constituer des niches, des *milieux* – comme Macé même le mentionne ailleurs –, alors la niche humaine, en tant que constitutivement biologique-culturelle est par là même aussi fictionnelle, énonciative, théâtrale.
La scène, comme on le verra dans les lignes suivantes, est une scène pratique, interactionnelle, précisément parce qu'elle n'est étrangère ni à la forme ni aux sujets qui s'y individuent. A partir de Merleau-Ponty (2011, 2013), elle émerge comme horizon de référence et d'exploration corporelle, comme univers discursif et comme espace de l'expérience. Autrement, on ne pourrait pas comprendre comment les styles, ainsi que les actes de valorisation manifestant les formes de vie créeraient des espaces habitables. De surcroît, c'est précisément l'existence d'une *scène* – soit-elle totalement extériorisée, internalisée ou figurée – qui fait que les plis de la réflexivité – en acte ou débrayée – puissent s'activer dans la confrontation avec d'autres formes ou d'autres styles.
En fin de compte, la possibilité de déterminer un plan d'observation ou de description des formes ne les rend pas des signaux, mais tout au plus des signes qui, en tant que tels, ne seront jamais vêtus de certitudes, jamais désambiguïsables. Autrement dit, la conception que Macé qualifie de *sémiotique* aplatit la sémiose sur une idée elle-même réductrice de code, et la forme sur un type spécifique de diagrammatisation, le

[5] Ce qui avait été montré jadis déjà par Gilles Deleuze dans *A quoi reconnait-on le structuralisme ?*.

géométrique.
C'est pour toutes ces raisons – aussi bien vis-à-vis des points de convergence que de ceux d'incompatibilité avec les propositions de Macé – que l'explicitation de la relecture sémiotique de la notion de forme de vie peut nous permettre de renforcer la charge sémiotique du style

3. Fontanille : de la pratique à la *forme de vie*

En nous concentrant maintenant sur la notion sémiotique de *forme de vie*, nous faisons d'abord référence au modèle élaboré par Jacques Fontanille du *parcours* de l'expression. Dans ce modèle, le sémioticien identifie plusieurs plans d'immanence et régimes de pertinence à même, d'un point de vue méthodologique, d'y extraire les qualités spécifiques de chacun et d'en articuler les passages. Les présupposés théoriques en arrière-plan du modèle sont, d'une part, la nécessité de dépasser l'ancien débat sur la différence et le choix entre textes et pratiques en tant qu'objets d'analyse pour des faits non linguistiques partageant des propriétés langagières et, d'autre part, la tentative de canaliser l'hétérogénéité constitutive du sens en y articulant ses seuils, ses frontières. La structuration d'un parcours, explorable aussi bien en direction ascendante que descendante, ainsi que la possibilité d'effectuer des sauts – les *syncopes* – entre un niveau et un autres, sont légitimées par la révision que Fontanille opère de la notion d'intégration chez Benveniste. Comme il a été souligné par nombre de chercheurs, mais sur quoi nous ne pouvons pas nous attarder ici[6], cette notion ne résout pas vraiment l'éventuel problème de l'hétérogénéité des niveaux d'analyse et, de plus, demeure ambiguë chez Benveniste même, pouvant être appliquée à la fois au passage de la forme au sens, et à la relation circulaire entre langue et culture.
Les niveaux identifiés par Fontanille sont : les signes, les textes, les objets (niveau incluant la corporéité), les pratiques, les stratégies et, enfin, les formes de vie. Chaque niveau exhibe certaines propriétés matérielles et formelles pouvant être intégrées/s'intégrer au niveau suivant, en autonomisant ce dernier par rapport à son précédent à l'égard de la procédure d'analyse. Le modèle ne s'avère hiérarchique qu'en relation à la *taille* des phénomènes rattachables à chaque niveau : il ne l'est pas réellement du point de vue d'une générativité traditionnellement conçue. De ce fait, un geste, ou n'importe quel élément d'un niveau inférieur peut exemplifier un niveau à part entière de taille majeure ou, inversement, un niveau plus étendu peut être assumé par un niveau de taille inférieure. En particulier, dans ce cadre les pratiques

> se caractérisent principalement par leur caractère de *processus ouvert circonscrit dans une scène* : il s'agit donc d'un domaine d'expression saisi dans le mouvement même de sa transformation, mais qui prend forme en tant que scène […] la signification « en acte » ne réside dans aucune des instances particulières qui composent la scène pratique (ni l'opérateur, ni l'acte, ni l'horizon stratégique), mais dans la *consistance globale de la scène,* qui impose un équilibre général de tous les liens syntagmatiques entre instances, équilibre sans cesse remis en cause et reconstitué (Fontanille 2008: 26, 176).

Bien que circonscrite, la pratique demeure un processus ouvert en tant que lieu d'exercice de la praxis énonciative, c'est-à-dire du mouvement par lequel les acteurs – et leur propre consistance –, leur dire et leur agir se (ré)modulent chemin faisant ; cela se

[6] Un approfondissement et un élargissement des relations entre l'intégration benvenistienne et le modèle fontanillien est présente in De Luca (2019).

produit non pas par la réalisation de postures énonciatives virtuelles, mais par l'actualisation de ressources sémiotiques qui s'avèrent des puissances mémorielles toujours in-déterminées. La pratique est ouverte également parce qu'elle fait toujours face à d'autres pratiques contiguës dans le temps et dans l'espace ou, en tout cas, proches les unes des autres. Ainsi, la gestion des différentes pratiques est assurée par le niveau des stratégies, précédent celui des formes de vie et où apparaît le style. A ce propos, Fontanille détaille deux dimensions, l'une d'*implication* de l'acteur, et l'autre de « valorisation ou la dévalorisation des zones d'intersection et de concurrence » (*ivi*: 31) entre des pratiques différentes. L'intersection entre ces deux dimensions définit des styles de comportement stratégique, des modes principaux de gestion de la pratique et de celles concurrentes ; ces styles de comportement stratégique constituent à leur tour la substance expressive que les formes de vie subsument en ceci qu'elles sont porteuses de contenus axiologiques spécifiques.

Si les formes de vie englobent les niveau précédents, en se posant comme « des organisations sémiotiques (des "langages") caractéristiques des identités sociales et culturelles, individuelles et collectives » (Fontanille 2015: 14) ; si il est possible d'en tirer d'elles des macro-syntagmatiques qui rendent compte de configurations de valeurs génériques et pourtant différentielles entre des groupes d'individus, dont notamment les *qualifications attestées* des formes mentionnées plus haut ; cependant, cela n'implique pas qu'elles constituent seulement la somme des niveaux inférieurs. En revanche, elles s'avèrent des dispositifs de thématisation qui sont à la fois contraignants (pour ceux qu'y adhèrent) et généraux – donc, toujours exposés à l'indétermination – parce qu'inclusifs. Comme l'affirme le sémioticien,

> les formes de vie ne sont à attachées à aucun groupe social, à aucun individu en particulier, sauf par une décision *arbitraire* ou *conventionnelle* [...] Mais une forme de vie donnée connaît une infinité de moments d'évolution, dont aucun ne peut prévaloir, bien qu'en tel ou tel de ces moments, elle puisse correspondre au « style de vie » d'un groupe social spécifique [...] Elles sont nécessairement associées à des acteurs, individuels et collectifs, mais ces acteurs ne sont pas socialement entièrement prédéterminés, et ils ne peuvent être que provisoirement définis par leur association à telle forme de vie qu'ils assument. Pour stabiliser les appartenances et les reconnaissances, d'autres opérations sont nécessaires : celles de la répétition, du figement, de la stéréotypie, ou de la stabilisation des identités (Fontanille 2016: 80).

Dès lors, on peut constater que, à l'instar de Macé, style et forme de vie s'avèrent des notions pouvant être partiellement superposées en ceci qu'elles partagent : i) la transversalité, à savoir la capacité de traverser les individus et les groupes qui les incarnent, sans pour autant se réduire à ceux-ci, ii) la nécessité d'un geste arbitraire ou conventionnel, c'est-à-dire un geste instituant (Bondì 2013) – un acte de différenciation – à même d'établir l'association entre une forme de vie et des individus, iii) la variation comme condition de leur constitution et de leur circulation, iv) le recours à des opérations diverses de stabilisation.

4. En guise de conclusion : l'entrelacs entre style et norme

Au demeurant, c'est à partir de ces constats que l'on peut motiver l'hypothèse suivant laquelle *le style se configure comme le vecteur d'une normativisation émergente* et, en devant gérer l'intersection entre des pratiques différentes, se situe au niveau des stratégies. En d'autres termes, bien que l'activité de stylisation s'effectue dans et par la pratique – en ceci qu'elle est déjà expression d'une forme de vie –, ses répercussions identitaires ne

seront appréciées que grâce à la médiation du niveau des stratégies. Ici, dans la décision sur – en reprenant Macé – *ce qui vaut la peine*, les valorisations saisies par les styles font face à des degrés différents de normativité.
A ce sujet, on évoque en conclusion de ce parcours, certaines propositions avancées par Anna Maria Lorusso. En effet, selon la sémiologue, les normes sont des

> « faits sociaux » complexes et, en tant qu'outils pour l'évaluation de la valeurs des signes, ils sont le lieu des axiologisations. Le propre des normes est, au fait, qu'elles sont des règles mais ayant un statut singulier, non directement contraignant, mais tout au plus uniformisant : ce sont des modèles, des modèles qui, en tant que tels, fonctionnent non pas comme des règles, mais en tant que moyens d'influence » (Lorusso 2015: 163, nous traduisons).

Dans cette acception, les styles et les normes partagent manifestement une nature vécue et sociale, tout comme l'investissement en termes de valeur auquel ils président ; cependant, ils se différencient précisément en fonction du degré d'uniformisation qu'ils génèrent. En effet, d'une part les normes conduisent, en vertu de leur régularité, à la formation d'habitus, et peuvent ainsi faire office de *modèles*. D'autre part, en tant que *modes*, les styles ne sont pas nécessairement réguliers ou, pour mieux dire, ils peuvent styliser la régularité même dans une pratique où cette qualité n'est précisément pas *normée* – elle n'est ni interdite ni refusée, car autrement l'activité de stylisation dégagerait des pertinences inédites.
De plus, Lorusso ajoute ailleurs que les normes « ce sont avant tout des instances d'évaluation et de réglage qui relèvent d'un niveau de sur-valorisation où s'efface la séparation entre systèmes et procès » (Lorusso 2017). Dans ce passage, la distance entre normes et styles relus sous le prisme sémiotique s'affaiblit davantage. On pourrait dès lors se demander où passe exactement la frontière entre les deux notions. Semblant occuper les deux l'interstice *entre langue* et *parole*, entre système et procès, ne pourrait-on par conséquent faire l'hypothèse que le statut, la qualification de ce qu'est style et de ce qu'est norme ne soient rien d'autre que les indices de la cohésion et de la cohérence identitaire d'une forme de vie *à un moment donné* ?
S'il semble impossible d'imaginer de persévérer dans l'existence – tel serait le moteur d'une forme de vie, en tant que forme et en tant que vie – sans faire appel à des normes, serait-il possible d'imaginer une forme de vie dépourvue d'une quelconque stylisation ? Pourrait-on s'y *reconnaître* ?

Bibliographie

Arielli, Emanuele (1997), *Stile e stili di pensiero*, in Franzini Elio, Ugo Vittorio, éds., Guerini, Milano, pp. 21-40.

Barthes, Roland (1970), *S/Z*, Seuil, Paris.

Barthes, Roland (1984), *Le bruissement de la langue*, Seuil, Paris.

Bougault, Laurence, Wulf, Judith éds., (2010), *Stylistiques ?*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes.

Bertrand, Denis (1985), *Remarques sur la notion de style*, in Parret Herman, Ruprecht Hans-George, dirs., *Exigences et perspectives de la sémiotique / Aims and prospects of semiotics. Recueil d'hommages pour / Essays in honor of Algirdas Julien Greimas*, John Benjamins, Amsterdam, pp. 407-421.

Bertrand, Denis (2012), « Style et atmosphère », *Galaxia*, n. 24, pp. 255-265.

Bidet Alexandra, Macé Marielle (2011), « S'individuer, s'émanciper, risquer un style (autour de Simondon) », *Revue du MAUSS*, vol. 2, n. 38, pp. 397-412.

Bondì, Antonino (2012), *Percezione, semiosi e socialità del senso*, Mimesis, Milano.

Bondì, Antonino (2013), « L'istituzione di senso fra soggetto parlante e socialità », *Bitlyri II* I, pp. 97-106.

Bondì, Antonino (2013), « Fra espressione, istituzione e immaginario: Merleau-Ponty, Descombes e Castoriadis », *RIFL/SFL*, pp. 12-25

Cadiot, Pierre, Visetti, Yves-Marie (2001), *Pour une théorie des formes sémantiques. Motifs, profils, thèmes*, PUF, Paris.

Colas-Blaise, Marion (2008), « Comment articuler la linguistique et la sémiostylistique ? Le champ stylistique à l'épreuve de la matérialité de l'écrit », *Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF'08,* en ligne : https://www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/abs/2008/01/cmlf08259/cmlf08259.html

Colas-Blaise, Marion, Claire Stolz (2010), *Comment faire dialoguer stylistique et sémiotique ? Éléments pour une pensée de la frontière disciplinaire*, in Bougault, Laurence, Wulf, Judith, éds., *Stylistiques ?*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, pp. 99-110

De Luca, Valeria (2014), « Tra valore e immaginario: *musement* e *magma* a confronto », *RIFL/SFL*, pp. 19-31.

De Luca, Valeria (2016a), *Les univers sémiotiques de la danse. Formes et parcours du sens dans le tango argentin*, Thèse de Doctorat, Université de Limoges, en ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01466263/document

De Luca, Valeria (2016b), « Valeur, sens et énonciation Ce que Dewey fait à la sémiotique », *VERSUS*, vol. 123, n. 2, pp. 215-230.

De Luca, Valeria (2019), *L'épaisseur de l'expression. Niveaux de pertinence et vitesses du sens chez Jacques Fontanille*, in I. Fontanille, D. Tsala-Effa, éds., *Receuil d'écrits en hommage à Jacques Fontanille* (titre provisoire, à paraître)

Fontanille, Jacques (1996), « Stile e prassi enunciativa », *Carte Semiotiche*, n. 3, pp. 11- 33.

Fontanille, Jacques (2008), *Pratiques sémiotiques*, PUF, Paris.

Fontanille, Jacques (2015), *Formes de vie*, Presses Universitaires de Liège, Liège.

Fontanille, Jacques (2016), « Formes de vie : des jeux de langage à la phénoménologie des cultures », *Metodo International Studies in Phenomenology and Philosophy,* vol. 3, n. 1, pp. 21-40.

Fontanille, Jacques (2017), « Praxis and enunciation: Greimas, heir of Saussure », *Sign Systems Studies*, vol. 45, n.1/2, pp. 54-69.

Jaubert, Anna (2007), « La diagonale du style. Étapes d'une appropriation de la langue », *Pratiques*, n. 135-136, pp. 47-62.

Jaubert, Anna (2016), *L'approche énonciative-pragmatique et la question du style*, in Colas-Blaise Marion, Perrin Laurent, Tore Gian Maria, dirs., *L'énonciation aujourd'hui - un concept clé des sciences du langage*, Lambert-Lucas, Limoges, pp. 179-200.

Jenny, Laurent (1990), *La parole singulière*, Éditions Belin, Paris.

Jenny, Laurent (1993), « L'objet singulier de la stylistique », *Littérature*, n. 89, pp. 113-124.

Jenny, Laurent (2000), « Du style comme pratique », *Littérature*, n. 118, pp. 98-117.

Lassègue, Jean (2005), « Formes symboliques et émergence des valeurs – Pour une cognition culturalisée », *RSTI-RIA*, vol. 19, n. 1-2, pp. 45-55.

Lorusso, Anna Maria (2015), « Retorica e semiotica: per una riflessione sulle norme », *RIFL*, n. 1, pp. 162-173.

Lorusso, Anna Maria (2015), *Cultural Semiotics. For a Cultural Perspective in Semiotics*, Palgrave, London.

Lorusso, Anna Maria (2017), « Normativité et subjectivité, à partir de Greimas », *Actes Sémiotiques*, n. 120, en ligne : http://epublications.unilim.fr/revues/as/5909

Lorusso, Anna Maria (2017), « Le rôle des normes dans le cadre d'une sémiotique de la culture », *Proceedings of the 12 World Congress of the International Association for Semiotic Studies (IASS/AIS)*, Publishing House & IASS Publications, pp. 74-80.

Macé, Marielle (2010), « Extension du domaine du style », *Critique,* n. 752-753, pp. 3-5.

Macé, Marielle (2013), « Formes littéraires, formes de vie », *Les Temps Modernes*, vol. 1, n. 672, pp. 222-231.

Macé, Marielle (2016), *Styles. Critique de nos formes de vie*, Gallimard, Paris.

Merleau-Ponty, Maurice (2011), *Le monde sensible et le monde de l'expression. Cours au Collège de France. Notes 1953*, MetisPress, Genève.

Merleau-Ponty, Maurice (2013), *Recherches sur l'usage littéraire du langage. Cours au Collège de France. Notes 1953*, MetisPress, Genève.

Michon, Pascal (2011), « Marielle MACÉ, Façons de lire, manières d'être », *Rythmos*, en ligne : http://rhuthmos.eu/spip.php?article437

Rosenthal, Victor, Visetti, Yves-Marie (2010), « Expression et sémiose pour une phénoménologie sémiotique », *Rue Descartes,* vol. 4, n. 70, pp. 24-60.

Schaeffer, Jean-Marie (1997), « La stylistique littéraire et son objet », *Littérature*, n. 105, pp. 14-23.

Vouilloux, Bernard (2008), « La portée du style », *Poétique,* vol. 2, n. 154, pp. 197-223.